

Christian Bromberger

Professeur à l'Université de Provence - IDEMEC (UMR 6591)
Co-président du Conseil scientifique du Musée des Civilisations
de l'Europe et de la Méditerranée (MUCEM)

(1986)

“LES SAVOIRS DES AUTRES.”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie retraité du Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Christian Bromberger

“Les savoirs des autres”.

Un article publié dans la revue *Terrain*, Revue d’ethnologie de l’Europe, no 6, mars 1986, pp. 3-5. Numéro intitulé : “*Les hommes et le milieu naturel*”. [En ligne]. [URL. Revues.org](http://URL.Revues.org). Consulté le 27 mars 2012.

[Autorisation formelle accordée par l’auteur le 17 février 2012 de diffuser ce texte dans Les Classiques des sciences sociales.]



Courriel : brombergerchristian@gmail.com

Polices de caractères utilisée : Times New Roman, 14 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

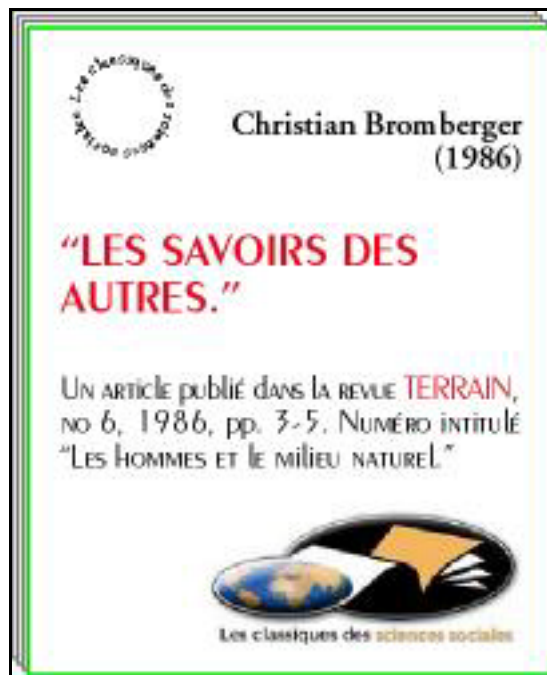
Édition numérique réalisée le 18 juin 2013, révisée le 14 avril 2014 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.



Christian Bromberger

Professeur à l'Université de Provence - IDEMEC (UMR 6591)
Co-président du Conseil scientifique du Musée des Civilisations
de l'Europe et de la Méditerranée (MUCEM)

“Les savoirs des autres.”



Un article publié dans la revue *Terrain*, Revue d'ethnologie de l'Europe, no 6, mars 1986, pp. 3-5. Numéro intitulé : "*Les hommes et le milieu naturel*". [En ligne]. [URL. Revues.org](http://www.revues.org). Consulté le 27 mars 2012.

la médecine... a permis non seulement une extension du champ et un affinement des méthodes ethnologiques mais aussi un nouvel éclairage de vieilles questions, rebattues mais centrales (les relations homme-milieu, langue-culture par exemple).

Aux limites des territoires de l'ethnologie, des sciences naturelles et de la linguistique s'est ainsi constitué, il y a une trentaine d'année, un domaine spécifique d'investigation, celui des *ethnoscience*s, c'est-à-dire des procédures indigènes de connaissance et de classification du monde matériel et social. L'intérêt, dans les années 1950, pour les savoirs et les classifications populaires, procéda d'abord d'une réévaluation des méthodes et des théories ethnologiques. À une analyse extérieure du fonctionnement des sociétés et des cultures se substitue progressivement une ethnologie du dedans, tentant d'élucider comment les hommes classent, ordonnent, perçoivent et, à travers ces grilles d'analyse, utilisent le monde qui les entoure ¹.

Ce renversement de perspectives intéressa, pour des raisons diverses, les naturalistes, les linguistes et les anthropologues : les uns pour apprécier les écarts entre classifications populaires et savantes, les seconds pour tester la pertinence de théories sémantiques, les troisièmes pour cerner les modalités générales de la connaissance dans les sociétés primitives. Plusieurs études — je pense, en particulier, aux monographies de H.-C. Conklin et de C.-O. Frake ², à la synthèse proposée dès 1962 par C. Levi-Strauss dans *La Pensée sauvage* et aux essais de P. Guiraud ³ — constituèrent, dans ces domaines, des avan-

¹ K.-L. Pike oppose ces deux démarches, quand il distingue le point de vue « étique » — celui de l'observateur qui plaque une grille d'analyse préconstituée sur la réalité — et le point de vue « émique » — qui retient uniquement les traits pertinents pour l'usager (l'opposition « étique »/ « émique » renvoie aux différences fondamentales de méthodes entre la phonétique et la phonologie, *phonemics*. Voir K.-L. Pike *Language in Relation to a Unified Theory of the Structure of Human Behavior*, Glendale, Summer Institute of Linguistics, 1954-1960.

² Voir, par exemple, de Harold C. Conklin, « Lexicographical Treatment of Folk Taxinomies », in *Readings in the Sociology of Language* (J.-A. Fishman, éd.), La Haye, Mouton, 1968 (pp. 414-433) et de Charles-O. Frake, « The Diagnosis of Disease Among the subanum of Mindanao », *American Anthropologist*, 69, 1961, (pp. 113-1 ?).

³ P. Guiraud, *Structures étymologiques du lexique français contemporain*, Paris, Larousse, 1966.

cées remarquables. Certaines de ces analyses pionnières butèrent cependant sur des écueils ; d'une part, elle se fondaient, pour faire apparaître les phénomènes classificatoires, sur le seul examen des catégories nommées (genres et variétés de plantes désignées par des unités lexicales distinctes, par exemple) ; or le recours à diverses techniques (tel le test des triades) montre que les individus regroupent subconsciemment, par sous-ensembles qui ne sont pas nommés les objets du monde naturel ou social. D'autre part, ces premières études isolaient des systèmes de classification de plantes, d'animaux... dont la configuration en arbre ordonné, pouvait engendrer l'illusion d'une classification parfaitement structurée du monde, des catégories les plus générales (être, chose...) aux entités terminales les plus particulières [4] (telle variété d'objet, de plante, etc.). Les études les plus attentives des classifications indigènes font, au contraire, apparaître qu'il s'agit là d'univers touffus où se disputent plusieurs logiques ; celle de l'identification — qui classe un objet en fonction de critères morphologiques, par exemple — ; celle de l'usage culturellement défini — qui l'agrège à d'autres objets en raison de ses propriétés fonctionnelles — ; celle de l'ordre symbolique — qui le regroupe à d'autres objets encore par une série d'associations métaphoriques ⁴. Aussi bien la notion même de « savoirs naturalistes » paraîtrait sujette à caution si l'on postulait, à travers elle, qu'il existe un champ parfaitement autonome de la connaissance du monde naturel, équivalent indigène de la classification linnéenne. C'est au demeurant dans ce travers que sont tombées plusieurs analyses prenant pour objets les classifications animales, végétales, comme s'il s'agissait là de catégories closes et discrètes à l'image de ce qu'elles sont devenues dans les sciences naturelles occidentales ⁵.

⁴ Dans différents travaux, Claudine Friedberg montre à partir d'exemples empruntés à plusieurs sociétés, la complexité de ces processus d'assignation taxinomique. Voir par exemple, C. Friedberg, « Les méthodes d'enquête en ethnobotanique. Comment mettre en évidence les taxinomies indigènes ? » in *Journal d'agriculture tropicale et de botanique appliquée*, vol. XV, n° 7-8, 1968, (pp. 297-334) ; « Les processus classificatoires appliqués aux objets naturels et leur mise en évidence. Quelques principes méthodologiques », in *J.A.T.B.A.*, T. XXI, n°s 10-11-12, 1974 (pp. 313-334).

⁵ Voir, à ce sujet, les remarques de Jacques Barrau, dans « L'ethnobiologie » in *Outils d'enquête et d'analyse anthropologiques* (R. Cresswell et M. Godelier, éd.), Paris, Maspero, 1976, (p. 74) : « Trop de cas montrent que, par exemple,

L'étude des systèmes cognitifs ne s'épuise pas — faut-il le souligner ? — dans les repérages des principes et des critères qui gouvernent les classifications ; une analyse plus générale du discours que tiennent les usagers sur les objets qui les environnent s'impose pour prendre la pleine mesure de leurs connaissances. L'étude des différents registres sensoriels doit être aussi mise à contribution pour cerner les modes d'appréhension du monde ; si les travaux sur les procédures cognitives, à travers la langue, se sont multipliés, ceux qui visent à mettre en évidence les systèmes de repérage, culturellement codés, des bruits, des odeurs, des goûts, des impressions visuelles et tactiles demeurent plus rares. On sait pourtant que la mise en ordre logique de ces qualités sensibles forme l'armature de beaucoup de savoirs naturalistes et de savoir-faire techniques : plusieurs études menées dans le cadre du programme « savoirs naturalistes populaires » ont fait ressortir la complexité de ces procédés de connaissance et d'évaluation de la matière : repérage de la qualité d'une pierre ou d'une tuile au son qu'elles rendent quand on les frappe ; évaluation, par les paludiers, du degré de salinité de l'eau à la vue, au goût et au toucher (couleur, aspect de la faune, viscosité... du marais salant) ⁶ etc. Ici apparaissent clairement deux caractères « irremplaçables » de la « démarche ethnographique » — pour reprendre les mots d'A. Leroi-Gourhan ⁷ : sa *méthode*, fondée sur une observation minutieuse et prolongée des comportements, seule forme possible d'approche pour appréhender ces savoirs qui sont rarement verbalisés par les usagers (« ça se voit : », « ça s'entend ! », se borne-t-on à dire) ; sa « *fonction d'enregistrement* » de faits qui, en raison de leur nature et de leur statut dans le champ de connaissance, ont échappé à toute recension écrite.

Même élargie à ces dimensions, l'analyse des ethnosciences aurait pu s'arrêter à un inventaire détaillé des procédures de connaissance indigène du monde environnant. Sur ce « noyau dur », constitutif de la

on veut fausser un système classificatoire populaire en le forçant plus ou moins consciemment à entrer dans le cadre de la taxinomie scientifique quand celle-ci est connue de l'enquêteur ».

⁶ Voir G. Delbos, « Savoirs du sel, sel du savoir », *Terrain*, n° 1, oct. 1983 (pp. 11-22).

⁷ A. Leroi-Gourhan, « L'expérience ethnologique » in *Ethnologie générale* (J. Poirier, éd.), Paris, Gallimard (Encyclopédie de la Pléiade), Paris, 1968, (p. 1819).

démarche, sont venues se greffer d'autres interrogations que faisait progressivement surgir l'examen même des processus cognitifs.

D'abord une réflexion sur la diversité des critères qu'utilisent les sociétés pour définir, classer et ordonner les êtres et les choses. L'étude des ethnosciences est une clef pour appréhender les orientations dominantes d'une culture, les valeurs et les schèmes fondamentaux que retiennent les groupes humains pour analyser le réel.

Envisagée dans cette optique, et donc débarrassée de la tradition philologique dont elle fut longtemps prisonnière, l'étude des noms de lieux apparaît ainsi particulièrement révélatrice : elle permet non seulement de cerner comment les individus découpent et balisent l'espace qui les environne mais aussi la hiérarchie des critères (topographiques, fonctionnels, religieux, etc.) que sélectionnent inégalement les sociétés, dans la longue durée, pour analyser et s'approprier symboliquement leur territoire.

En second lieu, des questions sur l'origine et les modes de diffusion de ces savoirs : les termes qu'on retient pour les qualifier : indigènes, locaux, populaires... ne manquent pas d'être ambigus, *a fortiori* dans des sociétés comme les nôtres où existe un courant d'échange continu entre les différentes « niches » de la connaissance (paysanne, scolaire, etc.). Il convient donc de s'interroger sur la stratification — aux sens à la fois archéologique et sociologique du terme — de ces savoirs, sur les modes de leur transmission. C'est là l'objet de plusieurs études ⁸, qui font apparaître la maîtrise différenciée de ces connaissances [5] selon les groupes sociaux, les relations complexes qui se nouent, à l'arrière-plan du savoir tel qu'il s'affiche, entre cultures savante et populaire, traditions écrite, orale, expérimentale... Glissant vers une sociologie de la connaissance, l'ethnologie risquerait ici cependant de perdre sa spécificité : tel serait le cas si les savoirs, la façon dont ils s'organisent et organisent le monde, étaient relégués au rang de simples enjeux dans les processus d'imposition et de légitimation du pouvoir.

⁸ Par exemple dans l'ouvrage de Geneviève Delbos et Paul Jorion, *La transmission des savoirs*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1984, et dans diverses contributions réunies dans le volume *Les savoirs naturalistes populaires*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1985, ou encore dans le présent numéro de *TERRAIN*.

En troisième lieu, des questions sur les rapports entre modes de connaissance du monde et manières d'agir sur le monde. L'analyse des relations entre savoirs et pratiques est sans doute une des voies les plus fécondes qui dérivent des travaux sur les ethnosciences. Elle tente de dégager comment les catégorisations, implicites et explicites, qu'opèrent les individus dans leur découpage de la réalité, engendrent des règles de comportement, des processus codifiés de décision ; cette perspective est proche de celle tracée par P. Bourdieu quand il introduit la notion d'*habitus*, « système de dispositions durables et transposables, ensemble de principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations »⁹. Dans notre domaine, divers travaux, consacrés notamment à l'élevage, au maraîchage, à la viticulture¹⁰, ont mis en évidence ces relations structurelles entre certains savoirs et comportements et souligné l'inadéquation des modèles des sciences agronomiques et économiques pour appréhender le système des connaissances et des attitudes des acteurs sociaux.

Une quatrième voie s'offre pour dépasser le constat ethnoscience ; elle se situe à la croisée des chemins, comme ces objets naturels ou techniques qui participent de plusieurs univers classificatoires (morphologiques, fonctionnels, symboliques...). Prenant précisément acte de ces enchevêtrements, cette démarche tente de restituer l'ensemble des savoirs, des usages, des significations qui s'attachent à une plante, un animal, un objet... par un examen fouillé de toutes les « occurrences » de cet élément naturel ou technique dans le champ social et culturel¹¹. La plante, l'animal, l'objet... ressortent de cette investigation totale chargés d'une épaisseur sémantique contrastant avec la ténuité que leur reconnaîtraient des analyses unilatérales.

⁹ P. Bourdieu *Le sens pratique*, Paris, les Éditions de Minuit (p. 88).

¹⁰ Voir l'article de J. Bonniel, dans ce numéro de *Terrain* et les travaux suggestifs de M. Salmona, par exemple, « La culture économique et technique face au développement », *Options méditerranéennes*, 21, 1974 (pp. 47-57) et (en collab. avec H. de Vriès). « Résultats d'une étude psychologique de l'éleveur ovin », *Economie rurale*, Cl, 3 (pp. 43-50).

¹¹ Plusieurs travaux illustrent la fécondité de cette approche : voir, par exemple, C. Fabre-Vassas, « Le soleil des Limaçons », *Études Rurales*, n° 87-88, 1982 (pp. 63-83) et les articles de D. Fabre et de T. Jolas qui restituent aux oiseaux toute la plénitude symbolique que leur confèrent nos sociétés.

Il resterait à s'interroger, au terme de ce rapide survol, sur l'intérêt de notre société pour les « savoirs naturalistes populaires » (qui, au fond, nous l'avons dit, ne sont ni totalement naturalistes ni strictement populaires). L'inflation d'intérêt pour cette frange de la connaissance procède sans doute des difficultés qu'éprouvent aujourd'hui nos sociétés à gérer leurs relations avec la nature et la culture : crise dans le rapport à l'environnement, crise de la connaissance positiviste, crise dans la transmission unilatérale des savoirs et reconnaissance de la pluralité des procédures — sinon des mécanismes — cognitifs, crise des identités qui se décomposent et se recomposent (or, la maîtrise de savoirs spécifiques est un emblème, parmi d'autres, de l'appartenance collective...). L'intérêt pour le thème est sans doute à la mesure de la diversité de ces questions.

POUR CITER CET ARTICLE

Référence papier

Bromberger C., 1986, « Les savoirs des autres », *Terrain*, n° 6, pp. 3-5.

Référence électronique

Christian Bromberger, « Les savoirs des autres », *Terrain*, numero-6 - *Les hommes et le milieu naturel* (mars 1986), [En ligne], mis en ligne le 19 juillet 2007. URL : <http://terrain.revues.org/2890>. Consulté le 27 mars 2012.

Fin du texte